

Radio-Canada présente...

Number 80, April 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51372ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

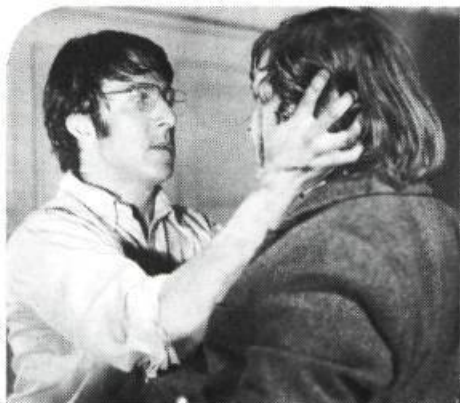
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1975). Review of [Radio-Canada présente...] *Séquences*, (80), 44–47.



2



5



1

À LA TÉLÉVISION DE
RADIO-CANADA



3



4

- 1. - Charly ● 2. - Chiens de paille ● 3. - La Salamandre
● 4. Monsieur Verdoux ● 5. Le Silence est d'or

CHARLY

le jeudi 24 avril à 19 h 30

On conçoit habituellement la science-fiction comme un genre où règne la technologie : appareils futuristes, voyages interplanétaires, etc. Les oeuvres les plus fascinantes de la littérature de science-fiction sont pourtant celles qui s'attachent aux conséquences psychologiques ou sociales des avancés scientifiques et c'est là un aspect qui est trop souvent négligé au cinéma. Voilà pourquoi *Charly* a de quoi surprendre car c'est en quelque sorte un drame intimiste de science-fiction. Charly est un attardé mental dans la trentaine qui, à la suite d'une opération au cerveau, atteint à une puissance mentale extraordinaire. Le malheur est que ce progrès fantastique n'est que temporaire et Charly est menacé de retourner à son état premier. L'angoisse ressentie par le personnage atteint par ce revers, après avoir connu l'exaltation de la connaissance, est admirablement rendue par Cliff Robertson. Celui-ci a d'ailleurs trouvé là un rôle exceptionnel qui lui a valu de remporter un Oscar. Dans le monde scientifique où il est amené à évoluer, Charly n'est guère considéré que comme un cobaye, à l'instar des souris sur lesquelles on tente des expériences. A cet égard, le concours engagé au début du film entre Charly et un rongeur baptisé Algernon est assez significatif. S'il n'est pas sans faiblesses, le film présente donc un sujet assez neuf et insolite pour susciter l'intérêt. La mise en scène, signée Ralph Nelson, a parfois tendance à tomber dans les coquetteries de style, mais s'avère dans l'ensemble d'une belle efficacité ; assez, en tout cas, pour exprimer la richesse et la complexité du sujet.

CHIENS DE PAILLE

le samedi 3 mai à 23 h

Pour la première fois, Sam Peckinpah sortait avec ce film du cadre du western, et, pour créer un contraste encore plus vif, s'en allait

tourner en Angleterre. Le thème de la violence, présent dans tous ses films et plus nettement dans *The Wild Bunch*, n'était pas abandonné pour autant. Au contraire, *Straw Dogs* contribua, avec *A Clockwork Orange* de Kubrick, sorti à peu près en même temps, à alimenter une controverse sur les limites de l'évocation de la violence à l'écran. Il faut dire qu'ici, le réalisateur va plutôt loin dans la présentation, plus spécialement dans la séquence finale où le sang coule à flot. Semblant vouloir prouver que dans l'homme le plus doux en apparence se cachent des instincts féroces que la provocation peut réveiller, Peckinpah raconte l'histoire d'un Américain tranquille, professeur d'université, venu passer un temps de réflexion dans le village originaire de sa femme. La provocation sensuelle de celle-ci et l'entêtement de l'homme à protéger un idiot accusé de meurtre excitent les brutes du village et entraînent un affrontement sauvage. On peut trouver outrés les détails de cette conclusion, mais on est forcé d'admettre que la tension qui mène à cet aboutissement est savamment entretenue par une mise en scène experte. Dustin Hoffman est parfait dans le rôle de l'intellectuel livré à la force brutale, hésitant et timide d'abord, puis froidement déterminé par la suite.

LA SALAMANDRE

le dimanche 18 mai à 21 h 15

Après avoir démontré avec *Charles mort ou vif* un talent exceptionnel pour la critique des moeurs, le réalisateur suisse Alain Tanner se devait de le confirmer par une autre oeuvre. Ce qui fut fait dans *La Salamandre*, où il se permet de surcroît des variations pirandelliennes sur les rapports entre la vie et le cinéma. Le point de départ de son film, c'est, en effet, le projet entrepris par deux amis écrivains pour mettre au point un scénario à partir d'un fait divers, vague histoire d'une fille accusée par son oncle d'avoir tiré sur lui. La rencontre qu'ils font de la protagoniste de l'incident, une certaine Rosemonde, bouleverse toutes leurs hypothèses sur les motivations de l'affaire. En même temps qu'un tableau

en grisaille du milieu social, il y a ce contrepoint ironique de l'interprétation que se font les artistes des événements, donc une espèce d'auto-critique permanente qui donne flanc à diverses interprétations des éléments présentés. Rosemonde traverse tout cela, insolite, indépendante et secrète, telle que rendue vivante par cette étonnante comédienne qu'est Bulle Ogier. C'est elle la salamandre du titre, lézard qui a la réputation de traverser les flammes sans se brûler. Le film a aussi contribué à la révélation de Jean-Luc Bideau, acteur suisse au jeu naturel et décontracté qui a depuis fait carrière en France et en Belgique. A la fois grave et léger, *La Salamandre* allie la finesse d'esprit au pittoresque des observations et se situe finalement dans une mise en question de la société contemporaine.

MONSIEUR VERDOUX

le dimanche 1er juin à 23 h 15

Avec *Monsieur Verdoux*, Charles Chaplin abandonnait définitivement le personnage du petit vagabond qu'il avait fait vivre à l'écran depuis ses débuts, soit pendant trente ans. Et on ne pouvait imaginer rupture plus complète : le vagabond était muet, Verdoux est intarissable, le vagabond était dépenaillé, Verdoux est tiré à quatre épingles, le vagabond était un tendre, Verdoux est cynique et meurtrier. Comédie de moeurs inspirée de l'affaire Landru (par le biais d'Orson Welles, semble-t-il), le film donne continuellement dans l'humour noir. Les séductions successives entreprises par l'assassin de ses victimes éventuelles puis l'évocation des meurtres sont l'occasion de petits ballets comiques dans le cadre d'une Belle Epoque désuète et pittoresque. On a beaucoup glosé sur les rapports entre le film et le jeu du réalisateur ; ce qui est sûr, c'est que cette oeuvre a nettement contribué au divorce entre le cinéaste et son public américain. La moquerie cruelle des conventions bourgeoises qui se fait sentir dans le film, l'exposé d'une philosophie du meurtre et du crime en tant que base du commerce, tout cela ne pouvait qu'agacer, dans son outrance même,

l'Américain moyen. Le génie comique de l'auteur, manifeste en plusieurs scènes, n'arrive pas à faire oublier le désenchantement de son propos et c'est cela sans doute qui contribua à faire de lui un banni. Vingt-cinq ans plus tard, il devait revenir en Amérique cueillir des honneurs trop longuement retardés.

LE SILENCE EST D'OR

le dimanche 8 juin à 23 h 15

Lorsque René Clair entreprit ce film à l'automne de 1946, il y avait déjà douze ans qu'il n'avait pas tourné dans un studio français. En effet, depuis *Le Dernier Milliardaire*, ses films avaient été soit anglais, soit américains, phénomène surprenant pour un cinéaste typiquement français. Ces retrouvailles, il voulut les célébrer sous le signe du cinéma en évoquant le climat et les méthodes de tournage du début du siècle. Son héros est, en effet, un cinéaste d'âge mûr, séducteur d'expérience, qui prodigue des leçons de tactique amoureuse à un jeune protégé. Lequel s'empresse de les appliquer en gagnant le cœur d'une jeune fille qui se trouve être la promise de son mentor. René Clair avait songé à confier le rôle du protagoniste au grand Raimu ; la mort de celui-ci le força à se rabattre sur Maurice Chevalier, lui-même absent de l'écran depuis 1939, qui s'en tire d'ailleurs fort bien. Le cinéma de René Clair, c'est du cinéma de style classique, habilement découpé, mis au point avec minutie avant même le premier tour de caméra, c'est une mécanique bien huilée qui apparaît aujourd'hui un peu dépassée mais conserve encore une bonne dose de charme. Surtout quand, comme c'est le cas ici, le divertissement est dispensé avec esprit, assaisonné d'une gaieté communicative et dosé d'un rien de mélancolie. Car les aimables pantins mis en mouvement par le cinéaste ont tout de même des sentiments sincères et sont capables de souffrir. Que cela ne soit que suggéré dans un contexte léger est tout à l'honneur de l'auteur. Alors si vous aimez quand ça finit bien, voilà le film pour vous.

Robert-Claude Bérubé

Panorama de la musique de film

Une série "Comédie musicale"

2-SES-50ST : Nancy Goes to Rio ; Royal Wedding ; Rich, Young and Pretty.

2-SES-50ST : Lovely to Look at ; Brigadoon.

2-SES-52ST : Everything I Have Is Yours ; Summer Stock ; I Love Melvin.

2-SES-49ST : Good News ; Two Weeks with Love ; Fall in Love.

2-SES-43ST : The Pirate, Pagan Love Song ; Hit the Deck.

2-SES-51ST : Silk Stockings, Barkleys of Broadway ; Les Girls.

L'intérêt remarquable que cette collection (qui se continuera) a pour nous, c'est de confronter nos souvenirs et la réalité. Oui, cette musique est aussi bonne et tient le temps aussi bien qu'autrefois. Cela ressort immédiatement d'une audition un peu approfondie. Ah, bien sûr, il faut aimer la comédie musicale. Mais, si c'est le cas, on sera comblé. Quelques merveilles se détachent du lot: le 43ST, par exemple : le numéro d'ouverture de **Hit the Deck**, avec Debbie Reynolds, la danse de Gene Kelly dans **The Pirate** ainsi que le très tendre "Love of My Life" chanté par Judy Garland. Dans un autre, le 53ST, on retrouve la célèbre danse de Fred Astaire "You're All the World for Me", qu'il exécutait dans **Royal Wedding** et que les producteurs avaient eu le bon goût d'inclure dans **That's Entertainment**, mentionné récemment dans cette revue. Car c'est finalement une espèce de festival sonore auquel tous ces disques convient. On retrouvera, selon son humeur et ses connaissances, de vieux amis, de tendres souvenirs ou peut-être même fera-t-on des découvertes... Certaines de ces bandes sont aujourd'hui ignorées, c'est dommage. Voici un moyen facile et agréable de les redécouvrir; n'hésitez pas.

Warner Bros 3XX 2737

"50 Years of Film".

J'ai gardé pour la fin ce morceau de roi que tout cinéophile averti devrait avoir. En effet, en trois disques, de 1930 à 1971, nous avons un panorama sonore de la compagnie Warner Bros d'une qualité et d'un intérêt exceptionnels. Un livret illustré accompagne le coffret qui donne force détails (et photos) sur les artistes et les extraits en cause. Je dois avouer que cette compilation sonore a été faite avec un goût, une conscience professionnelle et une intelligence rares. Le dosage de chaque plage est également très réussi. Il n'y a pas trop de... ou pas assez de... Le tout est parfaitement équilibré. Il y a des chansons de films célèbres interprétées par les créateurs : Al Jolson, Fanny Brice (la **Funny Girl** originale), Ruby Keeler, etc... Il y a aussi des raretés, des gâteries (une scène du **Maltese Falcon**) ou tout simplement de grands moments. Un exemple : la scène de l'assassinat (raté) de Grace Kelly dans **Dial M for Murder**, de Hitchcock. Quatre minutes, mais quelles minutes. Tout est là, et l'impact sonore est aussi fort que le film (la musique est de Tiomkin). On n'en finirait pas de citer cette collection in extenso. Quelques titres de films pour terminer, dont on a inclus certaines scènes parmi les plus marquantes : **Klute**, **Bonnie and Clyde**, **The Old Man and the Sea**, **Rebel without a Cause**, **A Streetcar Named Desire**, (l'admirable scène entre Leigh et Brando, du 2ème acte) **The Treasure of the Sierra Madre**, **Arsenic and Old Lace**, **Casablanca** (la longue et belle scène d'amour entre Bergman et Bogey), **Jezebel** (d'ailleurs, il y a au moins sept ou huit films de Bette Davis, de 1934 à 68), et la chanson d'Al Jolson "My mammy" qui a marqué les débuts officiels du cinéma sonore en 1927. Une collection étonnante et... indispensable.

Patrick Schupp